

L'écrivain termine ainsi son article :

“L'Église d'Angleterre, soumise à l'autorité du monarque, dut suivre sa fortune. A mesure que le monarque se dégradait, l'Église eut à souffrir de sa dégradation ; et ce chef de l'Église, qui avait confisqué les droits et l'autorité de l'Église n'est lui-même que l'ombre d'un pouvoir, qui en réalité réside dans un ministre que choisit le Parlement ; et, dans ce Parlement, il y a des reviremens d'opinions et de majorités. Le ministre lui-même est tantôt paré d'une couleur, tantôt d'une autre. L'Église est ainsi subordonnée aux exigences du Roi, le Roi à celle du ministre, le ministre à celle du Parlement. L'autorité réelle n'est donc que passagère ; elle ne ressemble ni à celle du pacha de Satala ni à celle des maires du palais de France. Elle change de tems en tems pour passer aux mains du parti opposé à celui qui la tenait le dernier. Il y a donc des élémens continuel de discorde semés, par suite de la suprématie de la Couronne, dans cette Église qui se dit spirituelle et non temporelle, qui se croit exempte des devoirs politiques et à l'abri des devoirs de citoyenneté, elle n'est pas épouvantée de se voir convertie en moyen d'encourager et de récompenser de factieuses coteries, et c'est ainsi que ces paroles : *La religion est séparée de la politique*, ne sont pas moins un mensonge, dans la plus mauvaise acception du mot, qu'elles n'expriment l'abandon des devoirs les plus sacrés de l'homme.”

ESPAGNE.

—On sait que l'*Œuvre pour la Propagation de la Foi* avait été interdite en Espagne par le gouvernement d'Espartero. La cause judiciaire commencée contre M. Jimena, représentant de cette Œuvre, a été abandonnée par ordre du gouvernement nouveau. Tout fait prévoir que l'*Œuvre pour la Propagation de la Foi* pourra bientôt se rétablir dans la patrie des Ignace et des Xavier.

Un journal de Madrid annonce la publication des onze premiers volumes des *Annales*, qui jusqu'à ce jour n'avaient point été imprimées en Espagne. A l'époque où s'introduisit dans ce pays l'*Œuvre pour la Propagation de la Foi*, c'est à dire dans l'année 1840, la collection des *Annales* était à son douzième volume. On publia à cette époque les Numéros courants ; mais dans la courte période d'existence qui fut alors donnée à l'*Œuvre*, on n'eut pas le temps de livrer à la publicité les volumes précédents. C'est cette lacune qui va être comblée. Il en restera une autre, celle des années postérieures à l'époque de la suppression de l'*Œuvre*. Espérons que l'Espagne, affranchie par ses derniers efforts, ne tardera pas à reconquérir tous ses titres au renom de *Nation catholique*.

La presse religieuse espagnole fait tous les jours de nouveaux progrès. Une feuille citée cent fois dans nos colonnes, *El Reparador*, vient de prendre le plus grand format des journaux de Madrid, sans augmenter ses prix d'abonnement. Elle reste toujours un des organes de ce parti monarchique-religieux qui, selon toutes les apparences, achèvera de transformer, par une influence plus ou moins directe, toute la politique du gouvernement espagnol.

SUISSE.

—On écrit de Lausanne, 3 avril :

“L'affaire des couvents d'Argovie, que l'on croyait coulée à fond et déjà presque oubliée, figurera au nombre des *tractanda* de la prochaine Diète. Il ne serait pas même impossible qu'elle se terminât dans un sens entièrement défavorable aux catholiques, à la suite d'un compromis qu'on prétend avoir été négocié secrètement entre les Etats catholiques du centre et certains cantons protestants demeurés à peu près neutres. On se serait assuré de l'appui de ces derniers en s'engageant à voter avec eux en faveur de ce projet d'union douanière helvétique, et qui est depuis quelques années la pensée inébranlable des cantons du nord-est, mais qui avait, jusqu'à présent, été fort mal accueilli dans le reste de la Suisse.

RUSSIE.

—D'après les dernières nouvelles des frontières de la Russie l'ukase contre les juifs est maintenu dans toute sa rigueur avec ce seul changement que le gouvernement russe promet de dédommager les israélites riches qui laissent des immeubles de tout genre dans les lieux qu'ils sont forcés de quitter. On évalue le nombre de ces malheureux à un million. Les mesures les plus sévères sont prises à la frontière afin de les empêcher de gagner le territoire prussien ou le territoire autrichien.

GRÈCE.

—La *Presse* publie une correspondance de Constantinople, que nous reproduisons en retranchant quelques lignes :

“Je n'ai pas le temps de vous entretenir de mes affaires particulières, vu que mon esprit est absorbé par les circonstances actuelles, en voyant les maux de notre pays, exposé aux atrocités des Albanais. Je ne saurais vous exprimer les maux que cette race de brigands a commis et ne cesse de commettre dans le village de Bomarava, district d'Uskup, ainsi que dans les autres districts de cette province. Malheur aux pauvres chrétiens, et surtout aux jeunes gens et aux jeunes filles ! Comment la terre peut-elle supporter de tels crimes. On y voit des hommes attachés aux poteaux, pendant que leurs femmes et leurs filles sont torturées de toutes manières par ces brigands ! D'autres hommes sont suspendus par les pieds et brûlés avec de la paille. Les brigands ne se soucient pas de s'acquitter eux-mêmes de cet acte inouï de barbarie ; mais, par un raffinement de cruauté, ils forcent les amis de mettre le feu aux poteaux où sont attachés leurs propres maris. Ce n'est pas tout encore.... (ici sont les détails d'un caractère qu'il nous est impossible de les reproduire), ils mettent des jeunes gens à la broche pour les cuire comme des moutons, en disant : “Du temps de Hiszi-Pacha,

vous n'avez pas voulu nous donner des moutons rôtis, nous allons maintenant vous rôtir vous mêmes, et vous n'avez qu'à crier : Vive Hiszi-Pacha !” Les victimes infortunées errent dans les rues en pleurant et criant au secours ; mais elles ne trouvent personne pour les secourir, et ne savent que faire. Je ne vous parlerai pas des pillages et des assassinats commis tous les jours, ainsi que du nombre prodigieux de personnes que ces farouches Albanais forcent sans cesse d'embrasser le mahométisme. Les Turcs prudents et honnêtes n'approuvent point cette conduite, et plaignent nos malheurs. Mon ami, ouvrez bien votre âme pour écouter ce que je vais vous dire : C'en est fait de notre patrie : le christianisme de nos contrées ne saurait durer davantage. Dans le district de Guila, les habitants de tout un village, grands et petits, ont dû embrasser l'islamisme, ne pouvant plus résister aux vexations et aux atrocités des Albanais. Aujourd'hui, cinq cents chrétiens se sont précipités devant l'archevêché ; il y en avait de rôtis, qu'on avait transportés sur des chariots ; d'autres étaient bastonnés et disaient en criant : Nous préférons être enterrés vifs que de retourner dans nos villages. Qu'y ferions-nous ? Point de bestiaux, point de provisions, point de famille ! Nous avons tout perdu, et même l'honneur. Dans quelle partie de la rivière Vardar devons-nous tomber pour nous y noyer ? C'est en disant ces paroles touchantes et les yeux baignés de larmes que ces infortunés ont été conduits devant notre pacha, qui est réellement très bon pour les rayas ; mais que voulez-vous qu'il fasse, n'ayant point de force ? Quant à moi, je passe le jour et la nuit dans les rues, en courant tantôt chez le pacha, tantôt chez le mir-alay Achmed-Bey, afin de procurer quelque soulagement aux chrétiens. Il me semble que se sont accomplies les paroles de notre Sauveur, ourdit, dans le Saint-Evangile : “Malheur aux femmes enceintes et à celles qui nourrissent dans ces jours de malheur, car il y aura une grande gêne sur la terre !” Je ne puis m'étendre davantage ; ma main tremble, mon esprit est obscurci ; je crois cependant vous en avoir dit assez, et je me tais, en vous laissant deviner le reste.”

Il paraît qu'à la nouvelle de ces atrocités, les ambassadeurs d'Autriche et de Russie, MM. de Sturmer et de Titoff, qui s'étaient abstenus complètement pendant que MM. Canning et de Bourqueney avaient tant de peine à obtenir satisfaction de la Porte, ont pris énergiquement en main la cause des chrétiens de la Romélie, et réclamé une réparation éclatante contre les Albanais.

DEUX-SICILES.

—On écrit de Monreale, le 6 avril :

“Mgr. Dominique Benoit Balsanco, archevêque de cette ville et président de la commission d'instruction publique de Palerme, est mort aujourd'hui.

CHINE.

—Nous avons annoncé par erreur qu'aucune lettre reçue en France ne confirmait les désastreuses nouvelles de la mission de Corée. Le dernier numéro des *Annales de la Propagation de la Foi* renferme, à cet égard, de longs et navrants détails. Il est donc vrai que Mgr. Imbert, évêque de Capse, vicaire apostolique de la Corée, et ses deux compagnons, MM. Chastan et Maubant, ont reçu la palme. Ces généreux missionnaires ont été martyrisés le 21 septembre 1839, et dans l'espace de huit mois, une centaine de chrétiens indigènes sont également morts pour la foi, les uns de faim et de misère dans les prisons, le plus grand nombre sous les coups des bourreaux.

Nous n'avons pas besoin de renvoyer nos lecteurs au cahier des *Annales* qui contient toute l'histoire de la persécution ; la plupart connaissent probablement ce récit admirable, que nous n'avions pas encore lu. Mais nous voudrions que les hommes qui doutent de la vitalité du christianisme, et encore plus ceux qui, le croyant vivant, espèrent l'étouffer, pussent parcourir ces pages où les actions et la mort de nos martyrs sont retracées par un pauvre évêque missionnaire qui attend le même sort et qui le demande à Dieu. Dernièrement, un professeur de littérature a cru nécessaire de calomnier, d'outrager l'*Œuvre* de la Propagation de la Foi. Il l'a fait avec un rare courage ; nous voudrions qu'il eût maintenant le courage de voir ce qu'il a outragé.

Il y a cinquante ans, la Corée ne connaissait pas l'Évangile. Les premières semences de la foi y furent jetées par un prêtre chinois qui, en 1801, y reçut le martyre, et prophétisa en mourant qu'au bout de trente années cette Église formée dans le sang serait secourue. En 1834 arriva un second prêtre chinois, suivi, deux ans après, par des prêtres français appartenant à la Congrégation des Missions Étrangères. On envoya un premier évêque ; il mourut sans pouvoir entrer dans le pays. Mgr. Imbert y pénétra en 1837 ou en 1839. Ce peuple coréen, dont rien ne peut exprimer la lâcheté et l'abjecte soumission aux despotes hideux qui le gouvernement, a donné, pour ainsi dire d'un seul coup, cent martyrs au Seigneur ! cent martyrs, parmi lesquels on a vu des femmes, des vierges, des enfants, et dont l'héroïsme égale tout ce que nous montre de plus beau l'histoire de l'Église.

Mgr. Imbert était du diocèse d'Aix, en Provence. Parti pour les missions à l'âge de vingt-cinq ans, il est mort dans sa quarante-quatrième année. Il s'était caché après avoir laissé passer une première phase de la persécution, et ses deux compagnons, MM. Maubant et Chastan, avaient également trouvé un abri. Mais leurs têtes ayant été mises à prix, et cette circonstance, qui stimulait le zèle des satellites et des apostats, étant devenue pour les chrétiens une source de vexations effroyables qui en faisaient apostasier plusieurs, l'Évêque se livra, afin d'épargner de plus grands malheurs à son troupeau, et il donna l'ordre à ses prêtres de venir le rejoindre en prison. Ils obéirent aussitôt avec joie. On sait le reste.